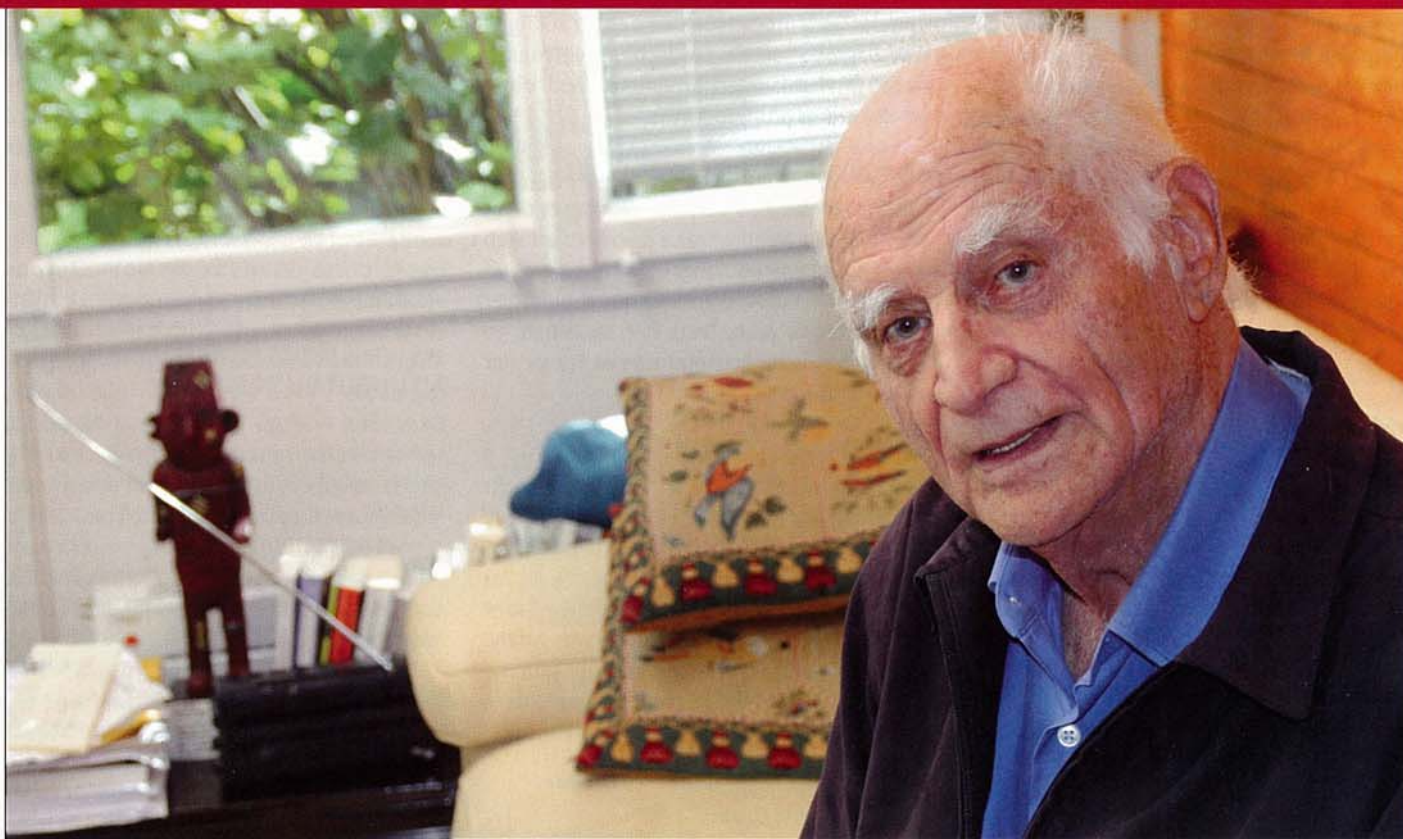


L'accession des sciences de la vie et de la terre et la relocalisation de l'économie. Pour le philosophe et académicien, Michel Serres, « nous changeons de paradigme » et devons « inventer une autre voie ».

RENCONTRE

« Les sciences de la vie inventeront une autre voie »



« Les sciences dominantes sont arrivées à l'extrémité de leur efficacité et prouvent aujourd'hui leur limite par le manque de respect de notre planète »

Il y a dix ans lors de son « discours aux cultivateurs de fruits et légumes », présenté au colloque Felscope au Sifel 2000, le philosophe Michel Serres exposait ses réflexions sur les quatre grandes révolutions qui ont bouleversé l'agriculture de notre XIX^{ème} siècle. A partir de celles-ci, il en échaudait trois scénarii et des propositions d'avenir, notamment celle de reconstruire une image optimiste de l'agriculture dans une société

qui en a perdu le lien et s'ancre dans le souvenir. Il prônait également une alliance avec les « paysans du savoir » que sont les chercheurs. Pour ce numéro 300 de *Réussir Fruits & Légumes*, nous avons souhaité rencontrer Michel Serres, « homme de bonne volonté, décidé à défendre et à pro-

mouvoir l'agriculture » comme il s'était défini, afin de recueillir une nouvelle fois sa réflexion qui avait tant marqué les premiers auditeurs. « Est-ce le même monde ? », s'interroge Michel Serre. « La ferme familiale où j'ai fait mon éducation agricole et où nous allions à vélo faucher les blés et ra-

mer la vigne est aujourd'hui la propriété d'un Hollandais qui vit à Hongkong. Pourtant, j'ai eu récemment le plaisir et l'émotion de constater que rien n'y a changé », explique-t-il, constatant avec un certain enthousiasme que notre rapport au temps et à l'espace a été modifié sans toutefois s'en inquiéter.

LES SCIENCES DE LA VIE ET DE LA TERRE PRENNENT LE RELAIS

Mais d'autres sujets préoccupent le philosophe. « Je suis

« Les gens qui ne sont pas agriculteurs ne peuvent pas savoir l'expertise multiple de connaissances qu'un seul paysan doit rassembler »

en train de mettre au point une réflexion concernant les sciences dominantes. Notre société s'est construite selon les bases de sciences telles que les mathématiques, la chimie ou la physique. Elles nous ont amené tout le bonheur et le bien-être qui font notre quotidien. Ces sciences dominantes sont arrivées à l'extrémité de leur efficacité et prouvent aujourd'hui leur limite par le manque de respect de notre planète » explique-t-il en réaction à l'évocation du problème du changement climatique. « Les sciences dites dures, objectives, dont la royauté, jusqu'à récemment incontestable, s'achève. Nous changeons de paradigme », peut-on lire dans son dernier ouvrage *Biogée* qui rassemble en un titre la terre et la vie. Jugées autrement plus difficiles, fines, complètes par l'auteur, les sciences de la vie et de la terre prennent le relais. « Elles pratiquent une manière de connaître plus partageuse, ouverte, liée, où celui qui connaît participe aux choses qu'il connaît, renaît même d'elle, tente de parler leur langue, écoute leur voix, respecte leur habitat... Les sciences de la vie et de la terre cousent à nouveau la déchirure qui

s'éparait le sujet de ses objets. Osé-je dire qu'elles en deviennent humaines ? », s'interroge l'académicien dans ce livre. Des propos rassurant pour tous ceux qui ont appris la botanique, l'agronomie et la biologie végétale. Selon lui, nous sommes au tournant d'une révolution industrielle et économique capitale où la technologie qui l'anime, se détachera des sciences dominantes d'aujourd'hui pour intégrer les sciences de

la vie. Ce renversement est une évolution indispensable qui doit permettre au développement d'entrer dans sa dimension durable.

UNE ÈRE QUI S'ACHÈVE

Ce changement souhaité de la manière de voir les choses se retrouve également en abordant la valorisation du travail des agriculteurs. « Les gens qui ne sont pas agriculteurs ne peuvent pas savoir l'expertise multiple de connaissances météorologiques, agronomiques, économiques, politiques qu'un seul paysan doit rassembler », remarque respectueusement Michel Serres, qui côtoie régulièrement un ami arboriculteur. Car au même titre qu'issu d'une famille de « marinier », dont le mot s'associe au fleuve Garonne et à la grave que draguait son père, celui de « paysan » raisonne pour lui de valeurs, de paix, de paysages mais aussi de labeur. Son regard sur l'agriculture n'est pas restreint avec cette vision bucolique, au contraire. Dans un précédent ouvrage, *Le temps des crises*, Michel Serres fait même référence à la chute brutale du nombre d'agriculteurs survenue après dans la dernière guerre mondiale. Selon lui, il s'agit là

« Comment des producteurs de pommes qui produisent au dessus du cours mondial peuvent vendre à des détaillants en concurrence avec la grande distribution dont les clients sont des consommateurs au chômage ? »

d'un événement dont on n'a pas tenu compte et qui pourtant portait les prémices de la crise

actuelle. Pour le philosophe, l'importance d'un événement se mesure à la longueur de l'ère qu'il achève. Celle concernant, l'agriculture, c'est-à-dire les liens entre l'Homme et la Terre remonte à 8 000 ans avant JC. Aussi, la crise économique et financière ne serait donc qu'un signe avant-coureur d'un séisme beaucoup



« La notion d'échange tisse du lien social, celle du capital crée de l'adversité ».

plus profond qui touche à la condition humaine et à la société. « Et si la crise actuelle sonnait à son tour l'achèvement de ce règne excessif de l'économie ? », s'interroge-t-il dans l'ouvrage. De la même manière qu'il s'interroge au cours de notre entrevue à « comment des producteurs de pommes qui produisent au dessus du cours mondial peuvent vendre à des détaillants en concurrence avec la grande distribution dont les clients sont des consommateurs au chômage ? »

UN MILITANT DU « PAYER LOCAL »

« En créant une monnaie locale, s'enthousiasme-t-il. On pourrait essayer de réinventer l'argent en supprimant certains de ses défauts ». C'est ce que font les adeptes des monnaies complémentaires qui ont commencé au Canada, vers Vancouver et Toronto puis elles sont venues en Europe, en Bavière et en Ariège, et se sont répandues en Suisse, en Angleterre. En français, elles prennent le nom de SEL pour « système d'échange libre » et en Bavière s'appellent chiemgauer et fairshares outre-Manche. « Elles ne sont pas illégales. En Bavière, un chiemgauer vaut un euro et cela s'échange, et surtout elles sont des monnaies fondantes, c'est-à-dire qu'elles perdent leur valeur avec le

temps, ce qui oblige le détenteur à l'échanger plutôt qu'à la capitaliser », explique Michel Serres. Pour le philosophe, ces monnaies qui tournent localement entre paysan, chômeur et commerçant dans son exemple, permettent des relations de voisinage, d'entraide et des valeurs autres que les valeurs spéculatives. « La notion d'échange tisse du lien social, celle du capital crée de l'adversité » précise-t-il. Tout comme le « manger local » fait partie de ses convictions, Michel Serres est donc un militant du « payer local ». Aux effets limitatifs de cette relocalisation, l'humaniste répond qu'il s'agit peut-être là d'un re-départ, comme une renaissance de l'économie locale. « Ça fait beaucoup de monde, ça peut même concerner plusieurs milliards d'humains sur la planète » conclut-il. ■ GUY DUON

LIVRE

Michel Serres est l'un des rares philosophes à proposer une vision du monde ouverte, fondée sur l'alliance des sciences et de l'humanité. Il publie aujourd'hui *Biogée ou la rencontre de la terre et de la vie*. *Biogée* de Michel Serres, édition Dialogues, 201 pages, 22 euros.

